



NUMÉRO 4 - DÉBUT SEPTEMBRE 2020

LES BOUTS DU MONDE



144 PAGES DE DÉCOUVERTES, DE RENCONTRES EN NORMANDIE
PAR DES NORMANDS DE PAR LE VASTE MONDE

LES INVITÉS

Jacques Gamblin et Thomas Coville, interview autour du livre et du spectacle *Je parle à un homme qui ne tient pas en place*

AU BOUT DU BOUT

— Quaretero, au Mexique
l'alliance française accueille des artistes normands
— Le foot féminin s'exporte
— Pourquoi le Brésil s'appelle ainsi ?
— La photographe Marie Hélène Labat au nord du Québec
— Tallisker, une chanteuse voyageuse

AU BOUT DU QUAI

— Une aventure des Terre-neuvas de Fécamp
— Passager sur un cargo
— La French Line au Havre
— Morgan le pirate

LES BORDS DU MONDE

— À pied sur tout le littoral normand
— André Breton à Varengeville
— L'épave de l'Alabama
— Le « bout du monde » à Sainte-Adresse

À TOUT BOUT DE CHAMP

— Les Cabanes de Vézins
— Les zones blanches

AU BOUT DE LA RUE

— Le quartier des Neiges au Havre
— Le Shed, centre d'art contemporain
— La cité Lafayette, ville fantôme à Évreux

PORTFOLIO

— Paatrice Marchand, dessinateur
— Jean Pierre Sageot, photographe

en librairie et sur michel-larevue.fr



HORS-SÉRIE
GRATUIT

JUIN 2020
michel-larevue.fr

Mon bout du Monde

UN NUMÉRO SPÉCIAL RÉDIGÉ PAR LES LECTEURS DE MICHEL
PENDANT LA PÉRIODE DE CONFINEMENT

C'est quoi ce numéro de MICHEL ?

Alors que le confinement est entré dans le vocabulaire de tous de manière totalement imprévue, les réactions ont été d'une très grande diversité dont nous avons pensé qu'il serait intéressant de garder trace.

On avait du temps, des questions, des angoisses.

On avait besoin d'échanges, de signes, de paroles.

On avait différé la sortie de Michel 4 (on a bien fait), alors pourquoi pas écrire, photographier, dessiner, créer... Voilà ce que nous avons lancé début avril pour arriver à ce que vous tenez entre les mains, ce supplément Michel imprévu et improbable :

Alors que nous sommes aujourd'hui collectivement seuls, isolés dans nos foyers, nos îles mystérieuses, intimes, la revue MICHEL donne l'occasion à chacun de s'exprimer librement dans cette insolite période où le temps s'écoule différemment, où l'espace est limité.

Et si vous racontiez votre bout de monde ? C'est quoi votre bout de monde, là maintenant ? Regarder de loin, au loin, plus loin, entourés ou éloignés des proches.

Ces témoignages seront publiés dans un supplément de MICHEL, réalisé à moindre coût, pour une diffusion gratuite et « open-source ».

Chaque auteur dispose d'une page A4 de libre expression (texte court, poésie, illustration, photographie...) pour raconter, exprimer sa vision du « Bout du monde » : ses doutes, ses peurs, ses convictions, ses envies... ses joies aussi, afin de conserver une trace collective et collaborative de cette période inédite.

Michel est une revue éditée par l'association « éditions Lapin rouge ». Elle a pour objet la promotion et la diffusion de la culture aux moyens de projets éditoriaux, de manifestations culturelles, d'objets de production, d'expositions, de débats autour d'une revue papier et numérique.

Le projet culturel des éditions Lapin rouge est centré sur la volonté de donner la parole aux acteurs et aux créateurs qui font la culture et la société d'aujourd'hui dans une démarche de rencontres et de transversalité.

Commandez la revue MICHEL

Les numéros précédents de la revue sont en vente dans les librairies des cinq départements normands ou sur le site michel-larevue.fr



Numéro 1 AUTOMNE - HIVER 2017 SUR LES PONTS

INVITÉ : Sylvain Groud, chorégraphe
 - **Ponts de mémoire**, les ponts de la bataille de Normandie sont toujours en activités
 - **Le pont Colbert de Dieppe**
 - **La traversée de la Seine à Rouen**, une longue histoire
 - **Jean Gaumy**, la construction du pont
 - Portrait d'**Isabelle Lebon**, photographe
 - Portfolio « **j'aime beaucoup ce que vous faites** », Claire Lebreton

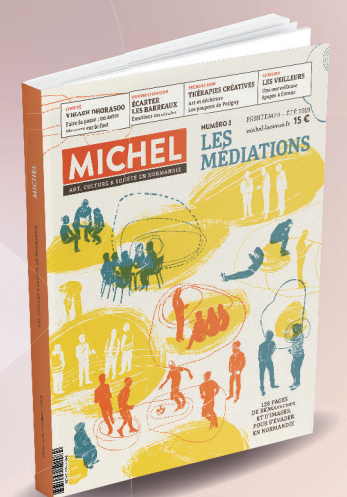
...



Numéro 2 PRINTEMPS - ÉTÉ 2018 RACINES

INVITÉE : Alice Zeniter, écrivain
 - **L'IMEC**, la mémoire de l'écrit à Caen
 - **Le vin en Normandie**
 - **Le domaine d'Harcourt**
 - **Ancêtres d'hier** par l'historien Éric Eydoux
 - **Normandee blues**, Nicolas Miliani producteur de musique
 - **La Spiranthé d'automne** au pied de Tancarville
 - **Back to the roots**, la naissance du sport au Havre par les Anglais
 - Portfolio **Emmanuel Blivet**, Anya Tikhomirova

...



Numéro 3 PRINTEMPS - ÉTÉ 2019 LES MÉDIATIONS

INVITÉ : Vikash Dhorasso, footballeur
 - **Les dispositifs Culture justice et Culture à l'hôpital**
 - **L'institut gadjo**
 - **Opération séduction au musée de Dieppe**
 - **Les festivals Off Courts et du Grain à démodre**
 - **L'expérience Globules**
 - **Le droit normand**, pionnier de la médiation
 - **Les Veilleurs** à Évreux
 - **Échelle inconnue** à Flamanville
 - Portfolio **Guillaume Laurent**, Alexandra Fleurantin

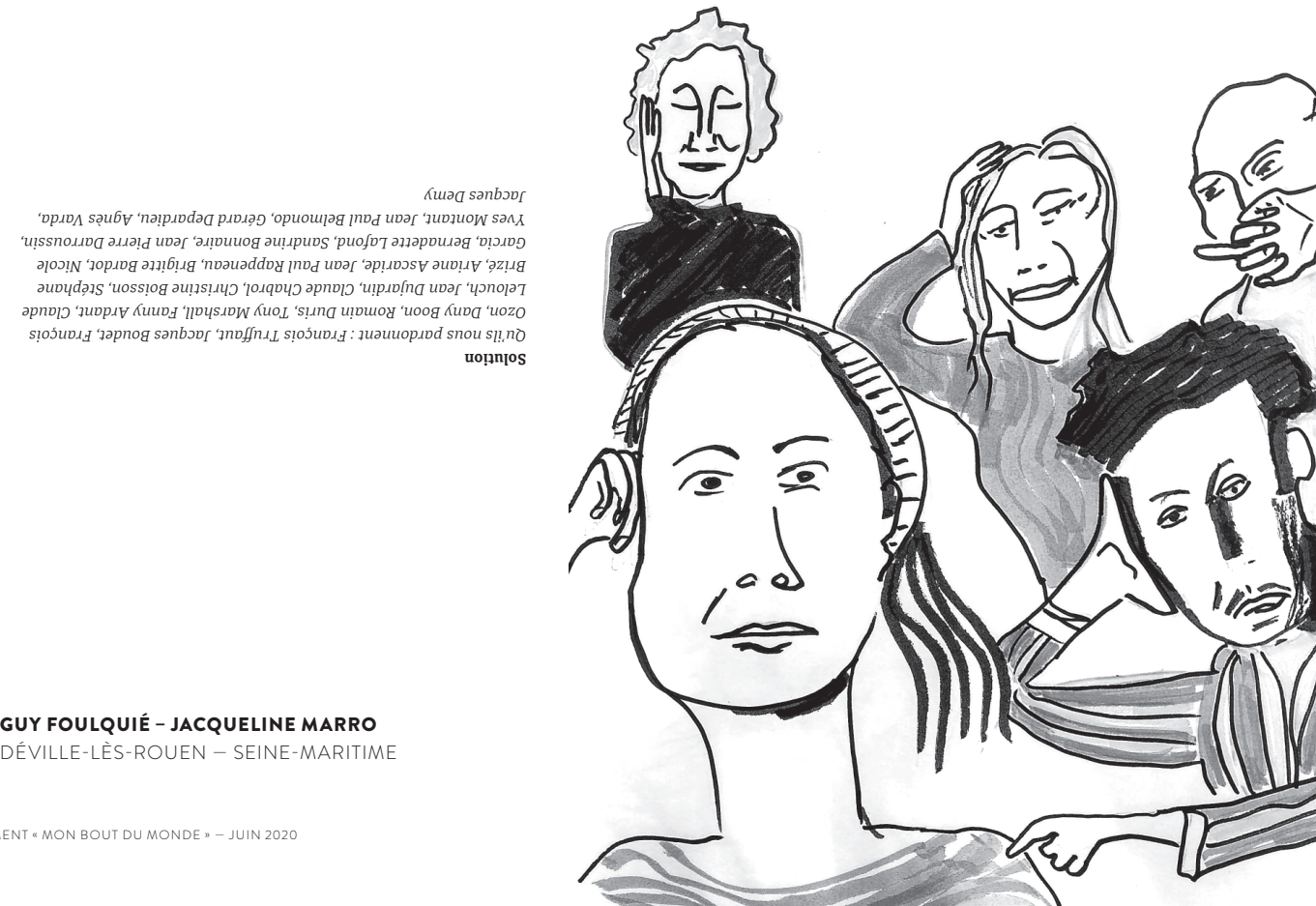
...

Mais enfin, jouons !

Pendant le confinement nous avons vu défiler des séries de photos et de textes plus ou moins sérieux, des vidéos plus ou moins hilarantes. Nous avons eu beaucoup de temps, y compris celui de jouer... 21 acteurs ou réalisateurs français se cachent dans ce texte, les trouverez-vous ?

Avec Esmeralda, nous venions de commander une omelette aux truffes au restaurant de la Tour d'argent, comment bouter un tel régal...
— Osons ! ai-je dit à Garance,
— Je n'en mangerai qu'un bout normalement
— Commandons du riz s'il y en a
— Es-tu sûr de ne pas vouloir goûter aussi de ce homard chaleureusement accompagné d'un ardent vin blanc ?
Finalement nous optâmes pour une belle louche de potage aux légumes du jardin, il était délicieux mais j'en laissais au fond de l'assiette, je n'allais pas faire chabrot lapant ma soupe. L'ambiance était joyeuse aidée par les boissons. Je riais aux éclats, pichet en main pour servir Blanche neige.
Pour finir ce festin une tarte sur pâte brisée nous combla, je demandais la recette, comme un secret

le garçon nous glissa : mélasse, cary, deux doigts de whisky.
Mais au moment de partir je tâtais avec effroi mes poches vides. J'étais fait comme un rat. Penaud je demandais à Mary Poppins de sortir discrètement et lui donnais rendez-vous au bar d'Aurelie ou devant la gare si à quatre heures je n'y étais pas.
Je sortis par-derrière et courus dans la ruelle à fond content de retrouver le bon air, comme poursuivi par une abeille, menacé par son dard... où sain et sauf allais-je la retrouver ? Montant vers la gare, elle marchait d'un bon pas, j'eus du mal à rattraper ma belle, mon dos me faisait mal.
Quai des départs, dieu sait quel train nous prendrions... ce fut pour le Var d'abord et plus tard l'Italie... pourquoi faire les choses à demi ?



Solution
Qu'ils nous pardonnent : François Truffaut, Jacques Boudet, François Ozon, Dany Boon, Romain Duris, Tony Marshall, Fanny Ardant, Claude Lelouch, Jean Dujardin, Claude Chabrol, Christine Boisson, Stéphane Brizé, Ariane Ascaride, Jean Paul Rappeneau, Brigitte Bardot, Nicole Garcia, Bernadette Lafont, Sandrine Bonnaire, Jean Pierre Darroussin, Yves Montant, Jean Paul Belmondo, Gérard Depardieu, Agnès Varda, Jacques Demy

GUY FOULQUIÉ – JACQUELINE MARRO
DÉVILLE-LÈS-ROUEN – SEINE-MARITIME



Une revue sans papier

ÉDITORIAL
PAR XAVIER GRANDGUILLOT DIRECTEUR DE PUBLICATION
FLORENCE DEGUEN RÉDACTRICE EN CHEF
GUY FOULQUIÉ PRÉSIDENT DES ÉDITIONS LAPIN ROUGE

En lançant comme une boutade l'idée d'un numéro sans papier, nous étions enfin dans notre époque. Le virtuel, le réseau... l'absence aux autres.
Michel 4 aurait dû sortir en Mars. Toujours difficile de tenir les délais dans ce projet associatif, inventif et quelque peu équilibriste. Mais comme ce retard a été précieux finalement ! Une diffusion en librairie ce printemps, c'était la fin assurée de l'aventure.
Toute cette période nous a permis de peaufiner ce que nous avions prévu sur le thème des Bouts du Monde et ça y est, nous sommes sûrs de pouvoir vous l'annoncer, Michel 4 sortira en septembre et pourra être trouvé, touché, lu dans plus de 80 lieux sympathiques et accueillants réouverts en Normandie.
Mais on a eu chaud. Comment faire si plus de rencontres, plus de papier donc, plus de voyages même au bout de la rue ? Il nous restait le temps. Du temps pour la poésie retrouvée au fond du tiroir ou de la mémoire, du temps pour la grâce d'une photo ressortie de la boîte ou du disque dur, du temps pour la légèreté d'un dessin réveillé au fond d'un carton

ou d'un album. Des petits bouts du monde, des « chez soi », que nous avons enfin le temps de reparcourir, comme en retraite du mouvement, du travail, des autres.
Michel le supplément ne sert à rien. Traces convergentes qui ne mènent à aucun centre. Lignes directrices éparpillées de nos méditations. Pistes ébauchées que nous ne suivrons pas. Michel le supplément témoigne de nos diversités, de nos perceptions égocentrées, de nos petites tentatives de résister à l'ennui, à la banalité des jours répétés, à l'anxiété cultivée par les rumeurs et les experts. Michel le supplément ne sert à rien qu'à de l'essentiel, s'exprimer et donner un peu de soi.
Michel le supplément est un cadeau que l'on se fait les uns aux autres pour essayer de rester ensemble, de rester vivants, de rester amis ensemble et vivants. Merci à tous les participants, merci à tous ceux qui ont essayé, merci à tous ceux qui ont fait, merci à tous ceux qui vont le lire et peut être réagir.

Et maintenant bougeons.

La revue MICHEL est conçue et réalisée par l'association éditions Lapin rouge.
Le contenu est décidé par le comité de rédaction, auquel s'adjoint le conseil d'administration de l'association.

SUPPLÉMENT GRATUIT
JUIN 2020
ISSN 2492-8372 – Dépôt légal : juin 2020

Directeur de publication : Xavier Grandguillot
Rédactrice en chef : Florence Deguen
Coordination : Guy Foulqué
Direction artistique : Xavier Grandguillot
Illustration de couverture et mise en page : Elyse Niezgoda

MERCI AUX CONTRIBUTEURS
qui ont proposé leur vision du bout du monde en cette étrange période.

MERCI
au comité de rédaction, aux lecteurs impliqués, aux bénévoles, aux amis, aux copains, aux familles qui nous ont accompagnés et soutenus.

MICHEL est collaboratif.
MICHEL a besoin du soutien de tous ceux qui croient au partage, à l'intelligence et à la joie.
MICHEL est une publication éditée par l'association **éditions Lapin rouge**
52, rue Saint-Jacques – 76600 Le Havre
Président : Guy Foulqué
Tous droits réservés
contact@michel-larevue.fr
www.michel-larevue.fr

Question de principe

Pff, le bout du monde, quelle vanité! Alors qu'on est si bien à la maison, dans notre bout de monde. Ce que j'aime ces quatre murs, qui sont aussi mon jardin secret! N'allez pas croire que l'endroit comporte des choses à cacher! C'est une question de principe : je suis heureux de l'avoir préservé du regard des autres. Malheureusement, cet âge d'or est révolu; le confinement est passé par là, et avec lui ce besoin irrépressible de faire des visio-conférences. « *Travailleurs de tous les pays, regardez-vous!* » ont entonné les chefs. Et l'ordinateur s'est mué en trou de serrure... Mon lopin d'intimité a été livré au regard inquisiteur de mes collègues. Mais qu'ont-ils donc vu de si terrible? Je vous le donne en mille : la triste banalité de mon quotidien.

Bien sûr, je n'ai pas rendu les armes sans livrer bataille. J'ai même d'abord cru que Skype serait un allié dans mon combat, le jour du premier round. La preuve : un bouton salvateur, garant de mes droits au contrôle sur ma vie privée, me proposait de flouter mon arrière-plan. Il n'était malgré tout pas difficile de voir si je participais à la réunion depuis mon bureau ou depuis mon lit (permettez-moi de laisser planer le doute quant à ce dernier point). Et puis j'imaginais déjà les soupçons de mes partenaires de travail : qu'à-t-il à cacher? Quel secret cherche-t-il à voiler? Craignant d'aiguiser leur curiosité par un excès de pudeur, je n'activais pas cette option. J'eus alors l'idée lumineuse d'incliner mon écran au maximum, pour que le plafond constitue l'unique décor. L'effet recherché était très réussi : seul le haut de mon visage était visible, sur lequel on pouvait admirer des yeux dont le plissement traduisait une concentration sans faille, et une coupe de cheveux qui démontrait que je n'avais soudoyé aucun artisan-coiffeur pendant cette période de restriction. Mais l'image renvoyait aussi celle d'une ampoule nue et pendante, qui me rappela cruellement le luminaire que j'étais censé installer depuis six mois. Trop tard, mes interlocuteurs l'avaient vu aussi et n'avaient pas dû manquer de se dire qu'il y avait du laisser-aller.

Piqué dans mon orgueil, l'esprit en ébullition, je remontai soudainement le store du vasistas derrière moi pour apparaître à contre-jour. Un instant, je pensai avoir gagné le combat : la lumière fut, et mes collègues me virent en majesté, pareil à une divinité que les rayons du soleil entouraient d'une auréole de gloire. Je déchantai vite : le ciel se reflétait trop vivement sur mon écran pour que je puisse voir quoi que ce soit, et je dus piteusement me résoudre à refermer la toile, non sans qu'elle se coince et me reste entre les mains. L'affaire me valut quelques ricanements étouffés à l'autre bout du réseau et je sus que l'épisode ne ferait l'objet d'aucun droit à l'oubli.

Hagard, je bricolai une réparation de fortune qui démontra en direct mes lacunes dans le maniement du tournevis. C'est alors que je pris une décision aussi radicale qu'inconsidérée : je coupai la retransmission vidéo mais pas le son, et déclarai doctement qu'un débit insuffisant ne permettait sans doute pas à l'image de s'afficher. Perfide, ma collègue Françoise, qui habite en zone blanche dans le sud du Pays de Bray, témoigna à ce moment qu'elle n'avait, pour sa part, aucun souci de connexion, et qu'il était étonnant que, depuis le centre-ville de Rouen, j'éprouve de tels problèmes. Je dus reconnaître publiquement une forme de sagesse dans ses propos, et il ne me restait plus qu'à prononcer cette phrase, qui me fit perdre toute crédibilité : « *oui, sans doute un bug au niveau de la configuration de mon PC. Ah la la, Windows, quelle plaie...* ».

Tout bien considéré, à cet instant précis, j'aurais volontiers troqué mon bout de monde contre le bout du monde. Question de principe.

DAMIEN ÉCLANCHER ROUEN — SEINE-MARITIME

Évasion programmée

hibernation printanière sous une bulle abri jours et nuits confinée dans mon douillet couffin je me morfonds frissonne d'ennui m'étire sans fin *dérivations divagations lente agonie* l'évasion est prévue à 14 heures demain *déambulation et horizon poétique* les mots en partance sur les ondes numériques *diversion attendue* expulsion du trop-plein l'écran est ouvert *vertige frissons magnétiques* la toile déploie son réseau *appétit d'ogresse* le dedans devient dehors *réserve d'ivresse* je me repais de vers d'accords *folle musique* repue ventrue de mots débordant de richesses me love dans mon cocon digère à l'infini je rêve de fastueux festins de poésie avec vous *de visu* hors de nos forteresses.

5 avril 2020

NATHALIE BOURGADE ROUEN – SEINE MARITIME

Objet de passage



JEANNE DUBOIS PACQUET CAEN – CALVADOS



PAATRICE MARCHAND SOTTEVILLE-LÈS-ROUEN – SEINE-MARITIME

L’homme est une île

Cher Michel,
C’est depuis ma petite chambre de Montréal que je t’envoie cette bouteille à la mer. Non, je n’ai plus de doutes, l’homme peut être une île, habitée par des personnes plus ou moins pénibles. La perpétuité, ce n’est pas inné.

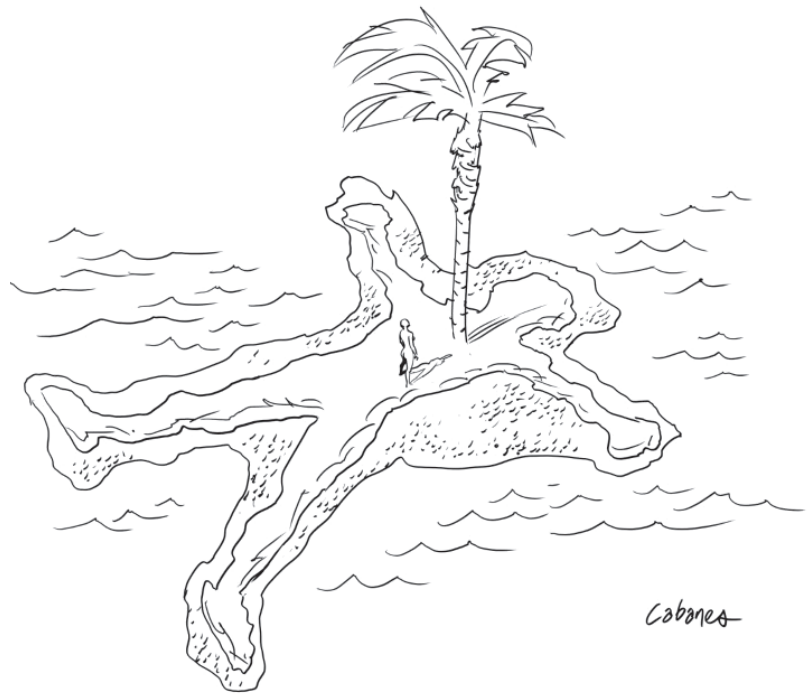
À l’annonce de la fermeture des magasins essentiels et des écoles du Québec, j’ai perdu le travail que je venais tout juste de commencer, et depuis, tu le croiras peut-être mais, notre confinement volontaire réveille en moi des intolérances que je pensais avoir maîtrisées.

Je te le jure et je te rassure, je fais tout ce qui est possible pour prendre sur moi, me former à la communication non violente et comprendre les principes de la pensée positive en collectivité. Les effets sont encore mitigés.

Il faut le dire, ce sont quand même de drôles d’étrangers : par principe écologique, ils ne tirent pas la chasse d’eau, par flemme, ils ne font pas leurs tâches ménagères, par scepticisme, ils toussent dans l’air, par maladresse, ils bourrent le congélateur de nourriture et par optimisme, ils discutent d’un livre au titre sympathique : « *Comment se faire des amis ?* ». Me voilà au bout du monde, dans un pays magnifique, volontairement enfermée avec ces petits démons confinés, essayant de défier l’intolérance que nous pouvons tous nous révéler.

Alors, Michel, le temps est un peu rude en ce moment. Continuons de travailler à exister et faire exister car oui, l’homme peut être une île qui vit sur une drôle d’île.

FANNY ET MAX CABANES ÉVREUX – EURE



Blouma

Depuis plus de six ans, Colette Lallement Duchoze a mis en place le blog Cinexpressions, tenant la chronique des sorties de films avec une finesse d’analyse et une vivacité remarquable. Elle y est parfois rejointe par d’autres contributeurs. Pendant le confinement, plus de cinéma. Il reste les sorties sur Internet. Pour Michel le Supplément elle nous confie sa critique du documentaire Blouma.

Blouma de Stany Cambot (2019) avec Michel Lescarbotte, Jean-Marc Talbot – Produit par Christophe Hubert (l’Échelle inconnue)
L’épidémie de Covid-19 a reporté ad vitam l’avant-première en salle du film Blouma de Stany Cambot. Et puisqu’un film vit d’être vu, Échelle Inconnue décide de le diffuser en ligne, gratuitement durant le confinement, sous licence libre Creative Commons CC-BY-NC-ND.

« Depuis 30 ans, un bouquet de roses dans les bras, Cacahuète sillonne les nuits de Rouen. Ce soir une raison supplémentaire le pousse à traverser la ville : la recherche de « Mémoires » écrits en trois langues inconnues par son ami décédé... »
Extérieur nuit port de Rouen, deux voix off, une voie ferrée, des mots comme des personnages sur l’écran, avant que n’apparaisse en grosses lettres le titre Blouma, un tel prologue encode de toute évidence ce « documentaire marché en trois langues »

Collision des temporalités, effets spéculaires, montage parallèle, deux « destins » – celui de Cacahuète et celui de Nono. (et la porte de la chambre de l’hôtel que l’on franchit devient par métaphore celle qui donne accès au souvenir au passé) tout cela va illustrer les promenades/enquêtes auxquelles nous convie Stany Cambot Cacahuète (souvent filmé de dos) arpente les rues de Rouen avec son bouquet de roses; ses pauses dans des bars, ses discussions avec des « potes » sont le prélude à d’autres « voyages » vers un passé individuel et collectif que la parole ressuscite. Pour rendre compte de la richesse lexicale des langues pratiquées, – manouche argot verlan louchében – le cinéaste a choisi d’incorporer les mots, leur traduction, directement dans leur répartition (équivalent des notations infra-paginales dans un texte écrit, alors que la voix off sur l’historique la genèse serait l’équivalent d’une forme de métalangage) le mot est comme une note sur une partition, et devient un personnage à part entière. Cette promenade/exploration de l’espace (Rouen et certains de ses quartiers) du temps (la nuit, le passé recomposé) et de la langue (dont nous palpons la chair) est aussi profondément humaine. On devine l’empathie de l’auteur pour Cacahuète et Nono, des personnages qui ont triomphé très jeunes de tant de contingences/obstacles (de gros plans sur le visage, une main qui écrit, sur la jambe de fer, sur la jante du fauteuil roulant ou même un silence habité le prouveraient aisément)

Après un passage écran blanc, c’est l’aube venue sur les quais; la foire Saint Romain s’est endormie. Dans cette dernière séquence Cacahuète seul sur l’immensité du quai vénère dans un geste ultime la Mémoire de son ami Nono...

www.echelleinconnue.net/newsweb/20200423/

COLETTE LALLEMENT-DUCHOZE ROUEN – SEINE-MARITIME



On a raté le début de la fête. Punis sur le banc des nuisibles on apprend une leçon de culpabilité dont on n'a pas bien compris la question. On a pourtant cherché dans les « pages solutions » à la fin, en vain, pénurie de papier oblige... L'histoire est-elle écrite ?

La fête a commencé sans nous. Panne de réveil mondialisée, les ours quant à eux sont sortis plus tôt cette année. Les Balkany aussi. La vie est vraiment pleine de surprises.

Peut-être qu'on dégainera les filets à papillons finalement. Rien n'est sûr, on ne sait pas, même Eux n'en savent rien, ça c'est sûr. Pendant ce temps, la guerre molle des intérieurs s'occupe d'héroïser les trimardes et les trimards qui essuient les plâtres. Il y aura toujours des podiums et des coupables, il nous faut des histoires pour s'endormir. Le microscopique a rebattu les cartes, les règles du colin-maillard ont changé, le bandeau est sur la bouche aujourd'hui

La fête ne fait que commencer ! Les hirondelles, elles, sont arrivées ce matin, elles ont retrouvé le chemin du retour, si ce n'est celui de l'aller. Question de point de vue. L'autruche ne fait pas de politique, elle court à 90 km/h. Question de médiatisation. Les bébés continuent de naître. Question de cycle...

En attendant de rejoindre la fête, ici on creuse nos croûtes*, on range nos strings*, on aère nos 3^e peaux*, on parle aux chauves-souris* à la tombée de la nuit. On espère que vous allez bien, que vous mangez votre faim, et que vous tuez le temps pour qu'on arrête d'en manquer à la sortie. Et si dans vos contemplations végétatives ou vos fonds de placards vous trouvez le sens à tout cela, on sera très heureux d'échanger des idées sur le dancefloor national du 14 juillet.

À bientôt les vivants !

Ce texte a été écrit le 26 mars, la veille de l'allocution du Président de la République. À ce jour nous savons que « demain » est reporté à septembre, si ce n'est décembre. J'en perds mon calendrier, laissons tomber les rendez-vous, viendra le temps des retrouvailles...

Les * correspondent aux créations de la compagnie Mycélium, compagnie de rue... et de chemin.
– *La S.T.R.I.N.G.* Parodie de balade nature, en tournée depuis 2015
– *Croûtes* Fresque fantasque et populaire pour butte de terre, en création, sortie 2021
– *La 3^e peau de l'Homme* Performance visuelle, musicale et poétique pour façades, expérimentée en 2018 et 2020
– *La Symphonie des chauves-souris* live musical avec chauves-souris, en gestation

www.ciemycelium.com
www.facebook.com/ciemycelium/

C^{IE} MYCÉLIUM
ALENÇON – ORNE

Atelier poésie virtuel

***Atelier poésie virtuel – Sur le thème Bulles de Voyage
Le 22 avril 2020 – Journée mondiale de la Terre***

Dans ma bulle, en exil
Je vais, je viens, je rêve
Funambule sur un fil
Je savoure la trêve

Planète hospitalière
Exilée en ton sein
Je mesure à quel point
Tu n'as pas de frontière
.../...

Trêve des confiseurs
Rêverie générale ?
Je cherche le bonheur
Suspendu, idéal

Et je devrais plutôt
Partager mes pensées
Pour un monde nouveau
Et mieux te protéger

Invisible lumière
Ô chandelle intérieure
Les yeux aveuglés, j'erre,
Somnambule à toute heure

Ne plus être étrangère
À toutes tes souffrances
Ranimer la conscience
D'un peuple délétère

Attirée par la lune
La marée étincelante
Éclabousse la hune
Du vaisseau qui me hante

Passagère éphémère
J'atterris en douceur
Revenue pieds sur Terre
Je rêve d'un ailleurs...

Partir, quitter la Terre
S'envoler en extase
Parcourir l'Univers
En chevauchant Pégase

Aller toujours plus loin
Dépasser la lumière
Sillonner les confins
Dire Adieu à la Terre

Meilleur
Partageur
Rieur
Frondeur
Ensorceleur
Cajoleur
Enjôleur
Roucouleur
Voltigeur
Voyageur...

Mais non, c'est impossible !
Ma Terre, mon seul exil
Berceau d'humanité
Je ne peux te quitter

De toi naissent mes rêves
Source d'inspiration
Tu m'as donné la fièvre
Jusqu'à la contagion

ISABELLE LUCAS PETIT-QUEVILLY – SEINE-MARITIME

Je pars

Aujourd’hui, comme les soixante derniers jours, *je pars, je pars, je pars...* Je pars en voyage au loin, dans ma salle de bain, le climat tropical d’une douche brûlante enveloppe mon corps, bagage esseulé, revenu des « *objets trouvés* ».

Dans le hall d’aéroport de mon salon, j’observe une famille de lampes, des idées lumineuses remplissent leur tête, mais quelques ampoules aux pieds semblent les freiner. Elles déambulent jusqu’à la porte d’embarquement vitrée. Celle-ci donne sur un tarmac duquel un hamac, bleu azur, prend son envol. Je suis toujours en partance...
À destination du littoral, sur lequel s’échouent des oreillers froissés, une couette sableuse, des algues d’amours vains, des coquillages de nuits noires, de nuits blanches, de nuits debout. Je croise une colonie de livres, bronzant allègrement, entassés comme des sardines sur une étagère orange vif. Camus se dénude, pendant que Nietzsche laisse jaunir ses feuilles sous les rayons. Char continue d’attiser ma curiosité avec ses vers soleil, réglés à sa vue.

Souvent, je profite de vols long-courriers pour faire des escales dans le frigo. Je découvre des paysages montagneux de denrées. J’attrape un flan d’une des montagnes et le gobe après l’avoir sagement retourné dans une assiette en porcelaine, légèrement fendue d’avoir accueilli de si nombreuses douceurs.

Mais l’endroit où je finis toujours par atterrir, c’est bien la première marche des escaliers. Pas d’escale pour ce point de chute, je m’adosse à la deuxième, boisée. J’aperçois mon bonheur avec une pancarte « *Alice* ». Il me cherche, m’avait donné rendez-vous ici... Accompagnée d’un long café sans sucre, je plonge avec lui dans l’océan de mes pensées. *Puis je repars, je repars, je repars...* je ne peux m’empêcher. Il est parfois bon d’être confiné.

ALICE CHAPPAZ ROUEN – SEINE-MARITIME

Lundi 4 mai 2020

L’incompréhensible surgit
en pleine après-midi,
jour de confinement.
Sur les galets
quelques pneus calcinés
aux pieds de la statue de cet homme
toujours debout, mais corps noirci,
carbonisé, visage fondu,
ravagé par les flammes,
incendié le bras de la petite fille,

tristesse

envie de colère, envie de pleurer
comme on pleure la perte d’un être cher
d’un membre de sa famille
tellement il faisait partie de nous tous.

Pourquoi ?

Bêtise d’un acte gratuit,
combler le vide, l’ennui,
révolte, rejet d’une vie obstruée,
confinée, détruire ainsi la beauté...
Les yeux ouverts sur l’horizon
de ces deux humains, leur force
immobile sont-ils si dérangeants ?
Blanc et noir mêlés, bien et mal,
vie et mort

Silence

Sans réponses possibles
Revenir aux paroles de l’artiste blessé
« *j’avais envie de montrer à ma fille
la force du lien humain et la responsabilité –
en tant que petit-fils d’immigré –
de lui indiquer ce qu’il y a au-delà du bout
du monde, au-delà des frontières* »
La statue est démontée
mais les liens si forts qu’elle a engendrés
au cœur de chacun la feront, c’est certain,
renaître, plus forte, plus belle encore
pour aller au bout de nous,
jusqu’au bout du monde



JACQUES PERROT LE HAVRE – SEINE MARITIME

Pour Alice, née ce jour

Jacques Perrot, originaire du Havre est un inconditionnel du « bout du monde », ce lieu que l'on finit par atteindre après avoir arpenté le front de mer au-delà de Sainte-Adresse. Là se dressait la statue de Fabien Mérelle, immaculée jusqu'à l'incendie qui l'a irrémédiablement détruite le 4 mai dernier... D'abord inspiré par la naissance d'Alice, Jacques a conçu un deuxième texte sur la statue noircie.

J'écris d'un jardin où le printemps éclate,
d'une bulle irisée, rassurante, peut-être irréelle,
tout près, rouges-gorges et pigeons s'ébattent,
en toile de fond, d'un bleu pur et apaisé... le ciel

Là-bas, nous dit-on, le temps s'est arrêté,
une vague arrive, nous sommes confinés
et dans les cabines des paquebots de luxe,
le virus frappe des voyageurs effarés

Nulle voiture ne passe, à l'aube
les éboueurs ne font aucun bruit
les solitaires se promènent
leur papier bien serré en poche

Sur nos écrans l'inquiétude renaît
chaque soir à heure fixe
ceux qui soignent ceux qui suent
à sauver le souffle, à traquer la vie

Les masques tant attendus arrivent
sous escorte militaire
à Mulhouse, Bergame ou Barcelone
on compte ses morts
à l'entrée des cimetières

On oublie vite le futile
le silence s'installe
quand la lune bascule dans le vide
reste le vital

Les hérissons, les cerfs, les renards
retrouvent leurs marques, leurs sentiers,
l'homme, qui avait oublié la nature,
se replie au fond de son terrier
Tu écris d'une ville lointaine
qui recommence à frémir,
les eaux y sont redevenues claires,
les maraîchers apportent leurs légumes
tout juste sortis de terre,
ils se regardent et timidement,
esquissent un sourire,
un presque rien pétillant

Tu écris d'un lieu où la vie reprend peu à peu
serait-ce Ouessant que j'aime tant,
Venise, Amsterdam ou l'île d'Yeu ?

Un instant j'imagine, les yeux mi-clos,
les galets roulant sous les flots,
le soleil se couche sur l'horizon,
au pied des falaises, face à l'océan,
la statue de cet homme blanc
portant sa petite fille sur le dos,
l'intime surgit comme un torrent

Et je crois soudain entendre des rires
j'avais oublié comment cela sonnait,
à ce moment, un rire
un rire d'enfant

Le jour d'avant

**Dans la confusion inévitable du retour à l'anormal,
va-t-on regretter nos rues désertes...**



ÉRIC ENJALBERT SAINTE-ADRESSE — SEINE-MARITIME

Allons voir si l'art ose

« **Mon** » est un adjectif bien singulier et surtout très possessif pour convoquer le vaste Monde, et cela même par bout interposé. Ai-je un bout du Monde à moi là où je suis ou suis-je un bout du Monde où que je sois ? Être ici et... Ah voir le Monde à ses pieds ! N'est-ce pas lorgner par son petit bout ? Le verbe est plus substantiel et littéraire qu'auxiliaire et grammatical

Alors, mon bout vous dis-je ? La maladie du jeu n'était pas imaginaire, quand sur scène, au bout d'une œuvre et du destin d'un homme debout, les maux lièrent à jamais un drame bien réel au Monde du théâtre. Que l'on pense en bouts rimés ou en vers libres, il a tant été écrit sur les multiples singularités de ce monde, pluriel mais unique, que l'on devrait tous à ce sujet vouloir plus de dix vers citer.

Un raisonnement qui se tient, tout le monde peut le prendre par les deux bouts et en parler de bout en bout sans en être débouté. Mais comme il n'est pas aisé d'asseoir un raisonnement sans fondement parlons de bout debout. Disons-le sans détour, il y a toujours deux bouts à un bout. Et cela vaut pour un bout du Monde comme pour un bout de bois ou un bout de truc par exemple. Vous comprenez ça ? Sinon c'est l'occasion de vous replonger dans l'implacable et irrésistible démonstration de Maître Raymond qui était doté d'un raisonnement en tout point carré... On en rit encore. Grand merci Maître De vos... inspirations. Avec vous en clown semeur de rire, jamais « *le clown se meurt* » ni « *le bout du bout* » ne deviendront des extraits mités ni des bouts laids pour le Monde du spectacle.

C'est ma conviction et bien sûr, comme tout le monde, je vois midi à ma porte. Mais c'est à sa fenêtre que l'on voit son bout du Monde, ou au moins un bout de son Monde. Quoi de plus normal ? Imagine-t-on une civilisation sans feu, naître ? Je veux dire sans que le feu l'apporte. Mais parfois quand le Monde s'emporte, les portes se ferment fermement et les fenêtres qui s'ouvrent se font numériques. Des fenêtres dans lesquelles on se téléporte. Vous voyez ? Parfois via de simples « *ouais* » binaires qui composent un Monde où les bouts d'intérieurs des uns et des autres se rassemblent et s'assemblent façon puzzle. Partout sur la planète les algorithmes

démarrés balancent leurs calculs sur les réseaux. Mais dans mon bout du Monde, les algues au rythme des marées se balancent sans calcul.

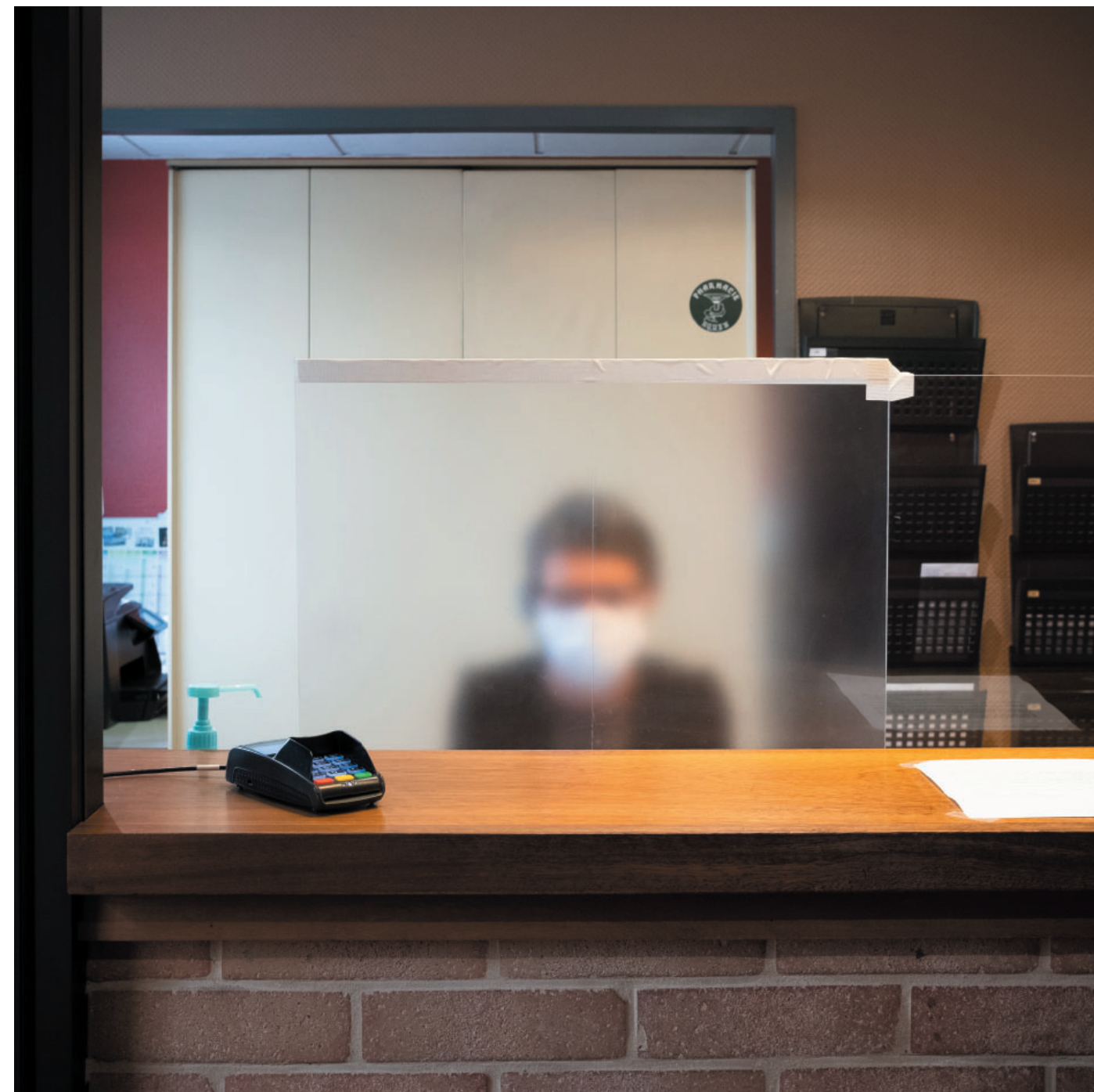
Être fier de son bout où simplement vivre la vie que ce bout vous offre, quelle qu'elle soit, c'est sans doute ça « *Être né quelque part* ». Brassens en a fait une balade plus ironique qu'onirique et Le Forestier une maxime universaliste et sans ego. En polyphonie il émane de son cœur tout chant, tendresse et abnégation. Mais être né quelque part c'est aussi pouvoir rêver d'un ailleurs et vouloir découvrir « *L'autre bout du Monde* », là où migre Loizeau. Mais alors l'autre bout du Monde ne serait-il pas le bout du Monde de quelqu'un d'autre ? Pour le rencontrer il faut s'en aller sans se grimer, Allwright ? Mais partir avec beaucoup d'allant vers l'endroit envers lequel, ou à l'endroit duquel, on éprouve de la curiosité, ça peut donner le tournis. Mon bout du Monde est-il encore ici ? houla... je n'en sais plus rien.

Un bout du Monde c'est un bout de terre. Mais ceux qui ne voient que cela m'atterrit, pourquoi le taire. Les terres aux pieds, l'Éther au-dessus de la tête je suis tout le temps sous cieux avec le Monde. Mais je relativise, mon bout du Monde est aussi un bout d'espace-temps et l'espace, comme le temps c'est « *cool* ». Et quoi qu'il arrive la vie du sol itère, et suit les saisons comme un marin les tempêtes. Il arrive que le bout du Monde d'un marin soit un cap, une terre face à la mer. Au Canada ou en Normandie, quand le Saint-Laurent se dévoile les pensées vagues abondent, puis vagabondent et se précisent avant de se dérober... Alors des mots discrets évoquent des maudits secrets de mauvaise fortune.

Pour faire bonne impression dans le Monde mieux vaut avoir bon caractère et peau lisse. *Sûr que sans Michel je serais de la revue.*

DIDIER FARDIN BIVILLE HAGUE – MANCHE

Covid diary



JEAN-PIERRE SAGEOT ROUEN – SEINE MARITIME

Mon bout du monde

Au bord de leurs paupières, un univers clos, une nature qui vit, l'observation minutieuse du renouveau. Un plus une, chacun dans son microcosme, loin d'un au-delà-du-monde furieux et anxiogène. Ils s'interrogent clandestinement sur la durée de leur séjour sur terre, tout en se réjouissant de concert de l'arrivée de chaque feuille, des grenouilles qui coassent, de leur cohabitation avec des hirondelles, de la splendeur vaporeuse du Tamaris ou de l'orange vif des premiers pavots de Californie. Plus visible que jamais, le théâtre champêtre de leur actualité ralentie. Unité de temps, unité de lieu.

Ne jamais parler de leur relation intime à la peur, ne jamais évoquer l'éventualité d'une fin, seul ou en duo. Chaque quinzaine, ils organisent une quête alimentaire, vérifiant les horaires, établissant listes de courses, rayon par rayon. Il ne s'agit pas de peur, il s'agit d'éliminer l'aléa. Ils se concentrent sur le pratique, l'indispensable, comme ils l'ont toujours fait. Carrés, plutôt scrupuleux des consignes, ils avancent ainsi, pour ne pas flancher, conscients des risques auxquels les autres sont astreints. Même si, le jour du ravitaillement, une pointe d'agacement se fait vite sentir au moment du rite de rangement précautionneux des aliments. Saugrenu ! Deux fois par jour, c'est le moment rebelle. Leur exaspération déborde, à la prise de température des actualités, où la désinformation, le commentaire facile, haineux, l'anecdotique les font bondir. Des « *je-sais-tout* », des « *il fallait* ». Laisser à l'urgence vitale son moment.

Le soir, ils ne résistent pas si bien à la gravité des statistiques, aux images obsédantes de ces personnes âgées et de leurs enfants qui s'écrivent leur amour sur une ardoise d'école, timidement levée devant une vitre. Ils ne pourront peut-être plus jamais se serrer dans les bras. Cette intimité triste et violée les hante. Une nouvelle souffrance infligée à nos aînés : une vague de l'Histoire.

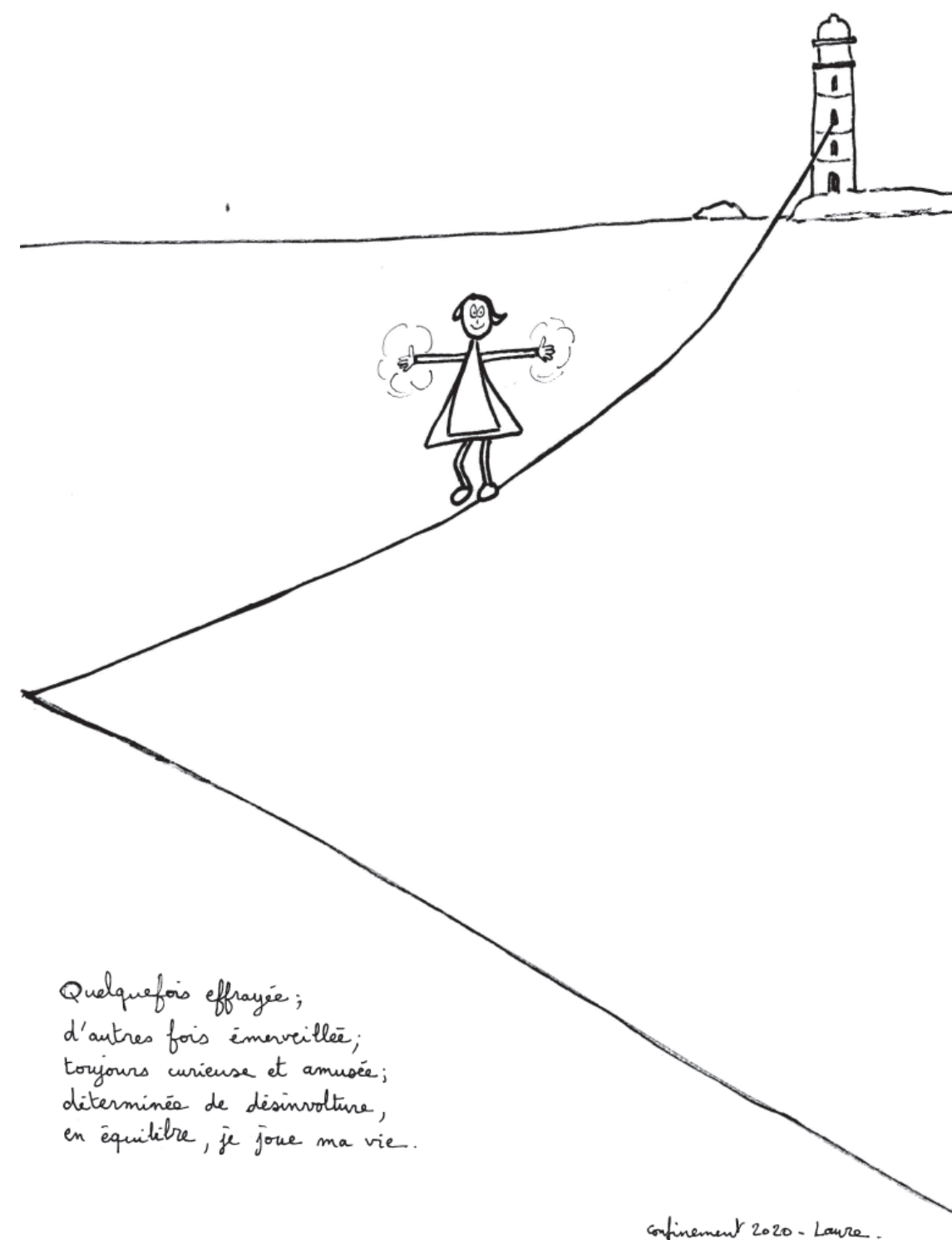
Le silence devient pesant quand les activités de chacun se terminent. Les larmes se ravalent : tant d'autres sont dans la souffrance d'un quotidien inconfortable, ou dans la gravité de la fin de vie.

Certaines nuits sont agitées. Ils partagent sans se le dire le souci de savoir leurs enfants et leurs parents à l'abri. Savent-ils suffisamment prendre soin d'eux ?

On s'arrête à une image furtive, à une phrase trop vite écrite, à une voix moins joyeuse. On souffre des anniversaires reportés et des œufs de Pâques que l'on n'aura pas cherchés.

Les partages futiles ou humoristiques avec les amis les apaisent ; la poésie, les liens culturels, les mises en scène photographiques. On se remonte vite le moral, à petits coups de phrases types. Ne pas trop en dire, ne pas trop questionner, mais toujours commencer ou finir par des formules de réconfort, sincères et apaisantes. Il est tellement difficile de dire ou d'entendre dire que l'on va mal, que le virus a touché l'un ou l'autre ; tout simplement s'autoriser à se plaindre un peu, même pour des brouilles. Sombre Printemps !

Et tous les moments dilatés, d'écoute flottante, de lectures divagantes, de projets collectifs qui permettent à chacun cette fois de pleurer. Et encore : impulser, revendiquer : classements, inventaires, rétrospectives intimes de réalisations plastiques ou littéraires, qu'il leur vient envie de montrer, enfin. Une urgence inavouée, une nécessité impérieuse de finaliser, de laisser trace, pour ses enfants, pour ses amis, pour soi. De laisser trace, encore. Et si, on n'avait plus assez de temps... Révéler un peu de son paysage intime, des plis et des replis de son être, avant un accidentel bout-de-soi. Ne pas avoir été qu'une nature morte. Vivre et continuer à vivre, furieusement, malgré ce gouffre. Sauter par-dessus et contempler encore demain matin son théâtre champêtre dans la nouveauté du petit matin.



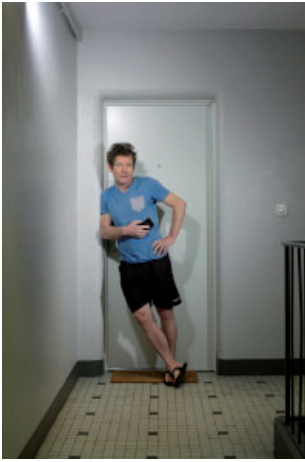
Mes voisins confinés



Nathalie Emonide et Leslie Diumbu, appt 125.
Partager les savoirs.



Karen Clément, Emmanuel Blivet et Luminitza, appt 123.
Combat, résilience.
Contraste entre ce qui est rassurant chez soi et l'enfer à l'extérieur. Merci la musique.
La tristesse de ne pas voir mes amis.



Cyriaque Mauduit, appt 156.
Garder le lien.



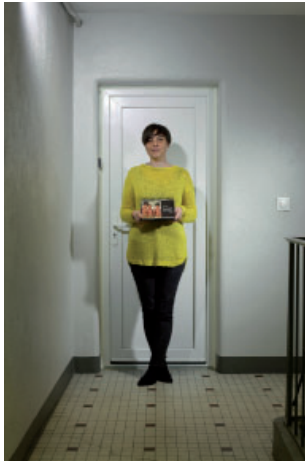
Edda Paolozzi, appt 120.
Convivialité.



Thérèse Vannier, appt 150.
La bienveillance à l'égard de tous.



Anais Marc et Kevin Gauthier, appt 117.
Mise à jour.



Marion Gesnouin, appt 146.
« Ce qui se trouve devant nous et ce qui se trouve derrière nous importe peu, comparé à ce qui se trouve en nous ».
Ralph Waldo Emerson, philosophe et poète américain



Camille Sainson et Aksel Philippe, appt 124.
Rituel du soir : apéro-gapette.



Bout du monde

Deux semaines que ces murs sont mon seul horizon. Le ton martial m’a transformé en bon petit soldat. J’ai suivi les ordres. Deux semaines que je suis enfermé. Mais le général s’est depuis mué en un vulgaire maton et mon chez-moi, en cellule. Sans bouger, j’ai quitté la caserne pour le pénitencier. Ces murs, symbole de liberté matérielle, sont devenus mes geôliers. Coincé entre eux quatre, sous leur regard implacable, j’ai presque envie de les graver d’un bâton à chaque lendemain. Ou hier. Sommes-nous seulement aujourd’hui ?

Mon corps n’a plus le sens du temps, de l’espace, et mon cerveau glisse. Mon imagination tourne en rond, se heurte aux parois devenues trop étroites de ma boîte crânienne, prison plus intime encore. Plus de rêves, seulement des nuits noires. Les jours ? L’abrutissement par overdose de séries et de films. À mon corps l’inaction, à mon esprit l’hébétéude. Et cet appartement à chaque réveil, à chaque coucher. La plus écoeurante des ritournelles.

10h45. De l’autre côté de la fenêtre, le ciel me nargue de tout son bleu. Les barrières psycho-sanitaires se fissurent. Ras le bol ! Il faut que je fracture ces cloisons physiques et mentales, que je m’extraie de cette apathie sensorielle dans laquelle m’enfoncé inexorablement le confinement. Je tapote mon smartphone. Un cercle bleu apparaît sur la carte. Entre moi et le bord, un kilomètre. Une heure pour le parcourir, pas plus. La claustrophobie modifie le sens des valeurs : un kilomètre, une heure, ce n’est rien. Aujourd’hui, un avant-goût de l’infini.

J’examine le plan. Quadrillage de rues. Je subis l’exiguïté de mon studio, pas envie d’espaces contraints par des façades anonymes aux fenêtres délatrices. Là, à la limite du cercle. Du vert. Parfait ! J’enfile mes baskets, un pull, coche la case m’octroyant tant de liberté et quitte la mesquinerie de mes vingt mètres carrés.

Je m’engage rue Revel, dépasse l’église Saint-Gervais et enquille la rue Thomas Dubosc. Mes yeux sautent

à gauche, à droite, saisissent la moindre nuance, abreuvant mon cerveau de couleurs et de formes. Autant d’informations que mes neurones se délectent de traiter. Mes jambes oscillent entre protestation et joie. Surpris, mon corps fait à nouveau l’expérience de l’espace. Avidé, il avale les mètres comme il découvrirait un nouveau monde.

J’entame l’ascension de la rue des Voûtes. J’ahane. Pause. Je me retourne. Vers ce là-bas si proche à mes yeux mais que le confinement me rend inaccessible, la Seine est un serpent de lumières. Sur les remous de son cours languissant, des milliers d’éclats de soleil scintillent comme autant d’écailles sur son corps sinueux. Les collines de la rive droite sont d’immenses ombres aux pieds desquelles les silos à sucre, colosses de béton, paraissent bien chétifs. Rive gauche, un navire est à quai. Des volutes de poussières tournoient dans l’air cristallin. Il charge du blé. La France se calefute mais le port ne dort pas. Il faut approvisionner le monde quand la farine manque dans les rayons, victime de l’ennui des Français. Un instant, tout se fige. Mon âme se gave comme s’emplit le ventre du navire. Une branche fredonne dans la brise légère. Il me reste quarante minutes.

Sur la gauche, creusée dans un mur d’arbres et signalée par une arche de rondins telle l’entrée d’un sanctuaire shintoïste, l’accès au parc. Presque religieusement, je fais mes premiers pas sur le sentier. D’un regard, j’embrasse le paysage. Les herbes libérées du couperet de la faucheuse divaguent, vertes, exubérantes sur le coteau. Les arbres sont couverts de fleurs blanches. De l’allée du Fond du Val, cachée par des ronces opulentes et de formidables arbustes, monte le feulement d’un TEOR, seul élément mécanique dans le vrombissement des insectes. Sur l’autre versant, de solides vaches jaunes paissent sur la prairie autour de la ferme abandonnée.

Dans ma poche vibre mon smartphone. Je viens d’atteindre la limite. Alors c’est ça mon bout du monde, un pauvre cercle bleu sur un écran. Quel vertige !

Aujourd’hui, un avant-goût de l’infini.

GUILLAUME HUE ROUEN — SEINE-MARITIME



Loïc Boucé, appt 116.
Confinant = confiant sans haine.



Sophie Wajda, Swann et Jean Pierre Girard, appt 121.
Souffle. Amies. Attente.



Juliette Lamy, Baptiste et Clément, appt 155.
Le meilleur côtoie le pire ;
meilleure solidarité, amitiés
naissantes, joli jardin...
Délation, attestation,
augmentation des violences
familiales. — Jeux. — Beaucoup
plus d’écrans.



Noémie Troussier, Baptiste Varin et Armel, appt 153.
En mode cocooning.



Françoise Bastié, appt 127.
« Il y a l’autre fainéant,
le fainéant bien malgré lui qui est
rongé intérieurement par un grand
désir d’action, qui ne fait rien parce
qu’il est dans l’impossibilité de
rien faire, parce qu’il est comme en
prison dans quelque chose ».
Vincent Van Gogh, Lettre à Théo.



Marie Piquery, appt 126.
Temps.

Rêve d'aujourd'hui

« *Aller jusqu'au bout, ce n'est pas seulement résister mais aussi se laisser aller. » Cette phrase d'Abert Camus me paraît décrire un paradoxe dans le mouvement. Je relie facilement ses mots à la sensation ressentie et aux orientations inverses face à l'adversité ou aux situations complexes.*
La période que nous vivons aujourd'hui, invite à trouver cet équilibre pour garder le cap et ne pas laisser les peurs gouverner. Ni rêve, ni cauchemar. « Ni peur ni soumise » – ou va-et-vient entre vision fantastique et goût de la vie.

Les ondes traversent
Les parois sans épaisseur
De mon enveloppe terrestre

Expériences vibrantes
Variations vocales
Je danse toute la nuit
Avec lui

Le nouveau jour guide
Mes pieds
La fatigue amie
Agrandit mes yeux
Cernés de voir l'immensité

Sidérée
Je m'accroche
Je me laisse aller
Je m'accroche
Je me laisse aller
au pays du chaos

La musique de l'eau tempête,
L'orage creuse des failles
Le sol tremble,
La foudre décapite
Le vent gifle les certitudes étroites
Les boues remontent à la surface
Du monde

Je marche
Avec ma boussole ancestrale
Ma main dans la sienne.

ANNE BOURGET CHERBOURG-EN-COTENTIN – MANCHE

Mobilisation citoyenne

Confinée depuis quinze jours et découvrant à quel point l'hôpital public avait été sacrifié, manquant des plus élémentaires protections pour son personnel, j'ai voulu savoir comment, non loin de chez moi, la Solidarité palliait la pénurie. J'ai souhaité aussi regarder comment on apportait une aide à ceux parmi les plus démunis, les migrants. Il me paraissait important de documenter cet aspect et de valoriser les nombreuses initiatives citoyennes durant cette période inédite. Divergence-Images



Caroline et Camille, animatrices du Kaléidoscope des Copeaux Numériques, micro-usine normande, fabriquent des visières de protection. Un projet solidaire qui aura mobilisé un réseau de Fablabs sur le territoire.



Les bénévoles de RSM (Réseau de solidarité avec les migrants) collectent auprès de la banque alimentaire des denrées qu'elles distribuent aux familles et aux mineurs isolés.

[...] une aide à
ceux parmi les
plus démunis, les
migrants.



Frédérique couturière a dû fermer sa boutique du centre-ville de Rouen. Il lui restait un petit stock de tissu, elle s'est mise à confectionner des masques qu'elle a distribués aux personnels de santé.

[...] à quel point
l'hôpital public
avait été sacrifié
[...]



Cara, retraitée du secteur social et graphiste indépendante n'avait pas sorti sa machine à coudre depuis vingt ans. À la demande du CHU de Rouen, elles sont plusieurs comme elle à coudre des surblouses.

MARIE-HÉLÈNE LABAT – RÉGIS SÉNÉCAL ROUEN – SEINE MARITIME

Bout du monde

Lundimanche, mardimanche, mercredimanche... Les jours se confondent en dimanche et s'étirent comme une rue bordée de silencieux cloportes que les oiseaux décorent de méprisantes fientes en sifflotant gaïement leurs amoureuses recherches.

Depuis que les horloges ne tictaquent plus, se contentant de pulsations de bâtonnets incandescents, le temps a pris le rythme du téléphone et le téléphone est largement aphone en ce début de printemps.

C'est un éternel dimanche, fait de repas suivis de siestes devant un quelconque inspecteur sagace et gentil mais droit et familial et ce dimanche a bouffé tous ces copains, les autres jours, ceux qui font de la semaine un déroulé habituel de levers, de travail, de relations, de repas, de terrasses et de bavettes de trottoir ou de resto.

Qu'est devenu le traditionnel « *comme un lundi* » et le « *vivement dimanche* »... Tout doit être triste et silencieux, sauf à vingt heures où l'on permet aux frustrés, que l'on dit confinés, de manifester l'amour que l'on doit, maintenant, porter aux réprouvés d'hier.

Le moindre oisif arpenteur de bitume est questionné, vérifié, contrôlé, il met la Nation en danger et oblige les hélicoptères à faire des kilomètres de côtes.

De côte, la seule qui soit permise de descendre est celle du Rhône et encore faut-il en avoir en réserve si au lieu du liquide on a choisi le rouleau des intimes convictions.

La précieuse autorisation de déplacement dérogatoire n'interdit pas d'acheter du pinard, du jaja, du gros qui tache et j'en passe, mais il faut cocher la case qui évite de se faire choper, ce qui n'a rien à voir avec la chope du café d'à côté, qui lui est fermé, chope qui n'a toutefois d'intérêt que trinquée avec des potes, mais les potes on s'en méfie, tous des postillonners perfides et malveillants, cachant leur fièvre et te serrant la pogne avec leurs doigts pleins de virus qui t'oblige au recours du gel hydroalcoolique. C'est buvable ce machin, ce truc hydrobidule ? C'est devenu plus rare que l'eau bénite de Lourdes, qui, y'a pas miracle, a fermé ses portes, renvoyant les infirmes à faire de la prière un plaisir solitaire.

Le supermarché est devenu La Mecque et le mur du rayon cellulose l'objet de nos lamentations. Certains, en fermant les marchés où le poireau risquait l'ondée pour le bien de notre santé, nous envoient dans ces supermarchés à l'air conditionné où ces machines brasseuses d'haleines redistribuent ce que chacun amène.

Jadis, dans un lointain passé quasiment oublié, on embrassait sans vergogne s'excusant rapidement pour soulager cette grippe dénommée intestinale. C'était idiot car très contaminant, mais sans l'intention criminelle qu'il semble que nous ayons, maintenant, si nous ne cochons pas la case de ce « *morpion* » vertical que seul l'assermenté peut valider.

Le confinement, voilà le quotidien qui nous est imposé au risque d'être malades ou pire verbalisés. Le confinement vide le regard, il n'y a plus de fils, fille, sœur, parents, amis, il n'y a que des autres et le prochain, que l'on doit aimer comme soi-même, doit être à un mètre.

Tous étrangers, *sauf moi*.

Machiavel, qui s'y connaissait en réflexion rigolote, disait « *qui contrôle ta peur contrôle ton âme* ». Dans ce concert aux multiples partitions il est sans doute préférable de ne pas oublier la prudence, mais à force de retenir sa respiration on risque l'asphyxie.

PIERRE GENTES ROUEN – SEINE-MARITIME

La chouette des pommiers

Mickaël Cahagne, photographe amateur passionné, habite à proximité des vastes espaces où vit une espèce mystérieuse en déclin à cause de la disparition de son habitat – la chevêche d'Athéna. Cette petite chouette, à peine plus grosse qu'un merle noir, se nourrit d'insectes et de petits rongeurs, proies qui tendent par ailleurs à disparaître.

L'appareil photographique toujours à portée de main, posé à l'arrière de sa 206 blanche où aboie Tchad, son compagnon de route, il recherche en ce moment celle que l'on surnomme « *la chouette des pommiers* ». Mickaël a fait la part belle à ce temps qui s'offrait à lui pendant le confinement. C'est l'occasion idéale pour tenter de photographier cet animal nocturne, mystérieux et farouche. Autant de moyens d'évasion et de quiétude pour parer à l'ennui. Sans cette activité, il aurait difficilement surmonté ces journées vides et monotones. Ce bout du monde à portée de main, il s'y consacre depuis plus de trois ans, avec rigueur, et aime partager son travail avec ceux qui savent ouvrir leur regard au monde qui les entoure.

Avant de réaliser un cliché, il se livre à un travail d'observation pour sonder l'animal. Il a repéré hier la présence d'un couple aux alentours grâce à des concerts nocturnes quotidiens. Guidé par le chant de la chouette vers ses lieux de vie, il observe ensuite avec patience ses coutumes pendant plusieurs jours. Il se fixe, discrètement, laisse le temps s'écouler, pour placer ensuite son affût. Ce sont essentiellement des prairies, vergers ou bâtiments agricoles, qui constituent les terrains de vie et de chasse favoris de l'oiseau. Indices pour l'approcher et l'observer au plus près. Face à face avec cette petite chouette normande, il s'éloigne, parfois s'approche pour saisir l'instant précieux où elle se montrera. La veille, il a capté une première image après plusieurs heures passées à attendre à l'orée d'un bois. L'oiseau est apparu brièvement. Car la chouette d'Athéna est toujours de passage, si insaisissable que Mickaël décide de revenir aux mêmes endroits le lendemain. Toujours de façon discrète et silencieuse pour s'accommoder avec respect et douceur au mode de vie de l'oiseau. Il installe donc un affût à un endroit stratégique, non loin de l'arbre où elle se pose aux mêmes heures.

Invisible, il guette celle dont il connaît maintenant les habitudes par cœur, dans une petite tente, avec un filet et une tenue de camouflage, sans un bruit. Patient, il reste assis, l'œil dans l'objectif photographique, fixe, en attendant la fameuse apparition. Mais ce soir, elle ne viendra pas. Il rentre bredouille. Traverse les grands champs qui le ramènent chez lui. Ce n'est pas grave, il reviendra demain. Plus tard dans la soirée, alors que la luminosité baissante ne permet plus la photographie,

il observera et entendra de loin celle qui lui a échappé plus tôt dans la journée. Car, comme il se plaît à le répéter, « *la photographie animalière est une brève complicité entre la prévoyance et le hasard* » (John Stuart Mill).

Le lendemain matin, Mickaël se lève aux aurores pour renouveler l'expérience. Il avale une gorgée de café, fume une cigarette, avale quelques biscuits. Peut-être qu'il aura plus de chance à cette heure-ci. Il épie donc. Cette fois, il ne captera pas la chouette, mais rencontrera de façon surprenante d'autres espèces comme le lièvre d'Europe, un couple de perdrix grises ou des faucons crécerelles. C'est le sel de ce genre de pratique, qui l'encourage à rester attentif et persévérant.

Quelques rendez-vous manqués avec la chevêche d'Athéna, mais qui se soldent néanmoins par une



rencontre incroyable, retranscrite dans la photo jointe. Mickaël est comblé : il a réussi à saisir des instants puissants à même d'ouvrir notre regard à la nature. La photographie choisie n'est pas, selon lui, celle de meilleure qualité, mais elle représente le mieux l'élégance mystérieuse et fascinante de l'animal, entre ombre et lumière, apparition et absence. Car c'est bien le message que Mickaël souhaite faire passer aux autres par son travail : montrer la beauté et la richesse de la nature. Pour nous inviter à la contempler mais aussi à la protéger en ces temps difficiles pour la faune sauvage.

Pour découvrir son travail sur facebook :

Mickaël Cahagne photography

ANNA FOUQUET – MICHAEL CAHAGNE QUELQUE PART EN PAYS DE CAUX – SEINE-MARITIME

Tournant le dos à la fenêtre

Enfermé dans cette pièce à vivre, tournant le dos à la fenêtre, je regarde le mur du fond sans le détailler, comme dans un brouillard. J'éprouve une sensation *d'oppression* comme emprisonné par ce décor. Je n'aime pas les clôtures, je hais les murs et ceux qui les construisent, un peu partout, en Europe, en Amérique, au Moyen-Orient. Mon regard est attiré par un clou à tête plate imparfaitement enfoncé dans une solive du plafond jouxtant la partie supérieure du mur. Planté là, par qui ? Pourquoi ? Pas suffisamment solide pour supporter le poids d'un pendu ! Pourquoi se pendre tout court ? Du cran, il faut combattre, il faut vouloir, vouloir vivre. Vouloir mettre fin à une vie, c'est déjà vouloir quelque chose, mais vouloir vivre, c'est préférable. Détruire tout ce qui nuit à la liberté, liberté d'aller et venir, liberté de penser, voilà l'impératif d'une vie.

Fixé au mur, sous le clou, par quatre misérables punaises (la punaise est évidemment un instrument misérable comparé à la majesté du clou) un parchemin semble reproduire l'image d'un âne. Un âne justement, le symbole de monsieur le ministre. Et ce sont les ministres qui s'arrogent le droit de décider d'ériger des murs. L'âne, sympathique animal, est connu pour son heureux penchant à prendre la poudre d'escampette. Il paraît que depuis la station spatiale internationale, les astronautes peuvent voir les traces de certains murs érigés sur la planète bleue, mais sur cette belle planète, ils ne discernent pas les atteintes à la liberté des humains qui la peuplent.

DANIEL VALIN PETIT-COURONNE — SEINE-MARITIME



Bout du monde

Journal — Extrait du lundi 30 mars 2020

Avec la complicité des nuages,
Le soleil badine avec les champs encore endormis.
La radio fait un point sur le monde confiné.
Une journée, encore, à attendre.
Maintenant qu'il est invisible à mes yeux
mais qu'il est sans cesse à la portée de mon oreille,
Je veux oublier sa présence pour quelques heures.
De ma fenêtre, je ne vois que le printemps
se languir au soleil.
Je vis le « *maintenant* »
et les « *maintenant* » se succèdent.
Je les habille différemment.
Je respire l'instant comme une gourmandise.
J'épouse ce temps, son intensité, sa perplexité,
sa profondeur.
Je déjeune ce matin avec Victor Segalen,
Retrouve Jacqueline, le violoncelle
Et discute avec Alain.
Rendez-vous avec les infos, midi, un point, encore !
Je pose mon œil dans la lucarne.
Je file dans la forêt.
Elle est sage, sereine, à nouveau habillée de vert,
Pour entendre le vent, mes pas sur les feuilles.
Rencontre : deux personnes et un chien.
Un peu d'air sur mes joues, un peu d'air dans ma tête.
Puis je rentre et continue la construction de mon observatoire aux étoiles,
Pour regarder la nuit du côté du Bouvier
et de la tisserande,
Si les amants de la légende se rencontreront à nouveau
le septième jour du septième mois.
Je pense à toi, je pense au monde.
Je prends un bain de mots.
Je travaille.
J'oublie jusqu'à cet instant
Où la nuit, bientôt, avalera le jour.



ISABELLE LEBON CLÈRES — SEINE-MARITIME

Carnet du confinement

*Drôles, absurdes, poétiques ou tragiques, les pages du **Carnet du confinement** se sont remplies au fil des jours. Des histoires et des portraits de fictions inspirés par l'enfermement. En voici deux extraits.*

Lieux

L'homme est conçu pour se rendre d'un point à un autre. Sédentaire, il s'étiole. Ses deux grandes jambes traînent autour de lui comme des appendices inutiles, les tentacules amorphes d'une méduse échouée. Ses pieds se couvrent de verrues, puis de lichen et de mousse, ils pourrissent sur le tapis. Le souvenir des grandes plaines le mine et la nostalgie creuse des galeries de fourmilière dans son cerveau spongiforme. Le grand air lui manque : son œil devient vitreux, son cœur se noue, il se roule en boule et cesse petit à petit de manifester la moindre émotion. L'homme n'a pas été imaginé pour le confinement. De tout temps on l'a vu sortir. Dès la salle de travail, en hurlant, du ventre d'une pauvre femme qu'il appellera maman en s'éloignant toujours un peu plus. En poussette, sur un tricycle, une mobylette, un dragster, dans des chaussures de randonnées ou des tongs. L'homme est appelé par l'ailleurs. S'il le faut vraiment, il volera les clefs de la Fiat Panda familiale pour un rodéo nocturne sur le parking du supermarché. Coincé dans son salon il n'a d'yeux que pour les fenêtres. Il se jette contre les murs, pousse les portes, dévale le moindre escalier. L'homme va de l'avant. Il n'a généralement aucune idée de ce qu'il cherche, et cela importe peu : un kilo de farine, encore un kilo de farine, une baguette de pain ou l'aventure. Quoi qu'il arrive, c'est au bout du chemin. Contraint à l'immobilité, l'homme finit par entrouvrir la bouche, baver un peu et regarder des jeux télévisés. C'est à peine s'il se nourrit. Il finit par se taire.

L'homme est appelé par l'ailleurs

Cirque

L'homme est un équilibriste, un clown, un trapéziste. Il porte un nez rouge et a dessiné sur sa joue blanche une larme au crayon noir. C'est un cascadeur dresseur de chiens, un inconscient qui met sa tête dans la gueule du lion et laisse la trompe de l'éléphant traîner dans sa poche pleine des friandises accumulées pour les enfants du premier rang. L'homme a appris les instruments de musique et les tours de magie. Il scie les femmes en deux, fait disparaître les lapins, apparaît les colombes. L'homme est un éclat de rire tragique et le roulement des tambours et les paillettes, et l'odeur de la barbabapa, des créposucres, des nougamous. L'homme est un Monsieur Loyal à double fond, une petite écuyère soupe au lait, un monteur de chapiteaux. Il joue du violon pour faire danser les filles, danser les filles et les garçons, et les garçons. L'homme est un nomade, un saltimbanque, un téméraire qui va de ville en ville la bonne humeur en bandoulière. Funambule et jongleur, il avale les sabres. L'homme est cracheur de feu, marionnettiste, nain et géant, monstre étonnant, bossu qui se redresse, femme à barbe et cul-de-jatte au poil luisant. Il joue tous les rôles, le garçon de piste. Montreur de serpents, coupeur de cheveux en quatre, distributeur de claques, videur de seau d'eau sur la tête, dynamiteur de gâteaux à la crème, transformiste acrobate, il a la souplesse du contorsionniste et le regard perçant du mentaliste. Il lance les couteaux, saute, roule, grimpe à la corde et rebondit. Confiné dans sa roulotte immobile, l'homme remonte sans fin le ressort qui le propulsera dans la lumière, au milieu des hourras, dès la liberté retrouvée. Comme un diable masqué sort de sa boîte surprendre son public, il prépare son tour comme si de rien n'était : « *Mesdames, messieurs et chers petits enfants, sous vos yeux étonnés, maintenant sur la piste, le coronavirus enfin domestiqué* ». Murmures effrayés, applaudissements nourris.

*Retrouvez les autres pages du **Carnet du confinement** www.sebastien-bailly.com/carnet-du-confinement*

SÉBASTIEN BAILLY ROUEN — SEINE-MARITIME

Mon bout du monde

Merci « MICHEL » de nous offrir des ouvertures d'expressions individuelles. Cette expression s'insère merveilleusement dans cette période – exceptionnelle – jamais vécue par nos contemporains, nous mettant tous dans cette situation paradoxale d'isolement collectif!

MON BOUT DU MONDE... certains vont s'en emparer pour s'échapper, s'évader, franchir des limites avec la soif de découvrir l'Inconnu. Quelle belle aventure de partir là où on ne sait rien ! Quel défi pour l'Homme ! Percer les mystères du néant... Mais qu'y a-t-il au bout du monde ? Faut-il s'arrêter là où mes yeux peuvent voir ? Qu'y a-t-il derrière la ligne d'horizon ? Bien sûr, chacun peut se le fabriquer son BOUT DU MONDE, pas d'interdit pour s'inventer un nouvel espace ; notre imaginaire peut se laisser aller, il ne sera pas sanctionné, car il faut le créer. Au boulot les créateurs, les artistes, les plasticiens, les poètes et écrivains, Lâchez-vous ! Vous ne serez pas jugés !

Pour d'autres, MON BOUT DU MONDE sera peut-être plus pessimiste, comme une limite, une fin, voir un enfermement ou même une peur... une peur de l'inconnu qui déstabilise.

Chacun peut chercher son BOUT DU MONDE, voici quelques propositions concrètes mais chacun sa méthode, son chemin

- Derrière le soleil couchant ?...*
- En haut d'un sommet montagneux ?...*
- Au fond de la mer ?...*
- Dans le désert ?...*
- En survolant notre planète ?...*
- En pleine méditation ?...*
- Pour les croyants, il y aurait une nouvelle vie ?...*

Autres méthodes pour découvrir LES BOUTS DU MONDE, je vous invite à taper sur votre moteur de recherche, il vous emmènera sur différents bouts du monde de la Bretagne, au Cotentin, à la Corse et ailleurs... Mais malgré la beauté extraordinaire de ces lieux, ils ne vous donnent pas la réponse et c'est bien ainsi puisque chacun a son BOUT DU MONDE...

FRANCIS GRANDGUILLOT FÉCAMP — SEINE-MARITIME

